

tion de la patrie, tandis que nous, sans compter l'inexprimable joie de saluer sous le froc blanc d'anciens confrères et des compatriotes, nous avions le plaisir de pénétrer dans l'intimité d'un sanctuaire religieux, enrichi de toutes les grâces divines : il nous était donné de nous asseoir à la table des bons pères, d'entrevoir au moins l'une des plus grandes célébrités de la France contemporaine (car en ce moment le Rév. P. Montsabré habitait Flavigny) puis de promener nos pas sur une terre bénie, portant encore les glorieuses empreintes d'un homme, à la fois grand orateur et saint moine, du Père Lacordaire.

Oh ! de quel respect, de quel culte Flavigny entoure sa mémoire, et certes rien de plus juste ! Celui qui sut se faire avec tant de courage l'intrépide restaurateur et défenseur de l'ordre de St Dominique en France, qui sut porter si ferme l'étendard des libertés religieuses mérite à tous égards honneur, vénération. Et, Dieu merci, les sueurs de ce noble front ne tombèrent pas sur un sol ingrat. Son œuvre subsiste, plus forte, plus vigoureuse que jamais, douée d'une puissance d'expansion qui va croissant de jour en jour. Il y a là aujourd'hui, sur les hauteurs de Flavigny, dans cet antique monastère, comme un boulevard de piété et de saines doctrines, défiant l'erreur et l'immoralité, gardant intact le dépôt des principes régénérateurs au milieu des ruines qui désolent la France. O familles canadiennes, réjouissez-vous de ce qu'un souffle divin ait porté vos fils jusqu'en cette demeure où se préparent les athlètes de la foi, les généreux défenseurs de la vérité !

Ah ! pour nous, comme il nous en coûtait de serrer une dernière fois la main à tous ces braves amis, de qui nous recevions une hospitalité si franche et si cordiale. Mais ici n'était pas le terme de notre voyage, et déjà Rome commençait à se dessiner dans nos esprits avec ces caractères de grandeur qui en font le centre du monde chrétien.

Deux jours encore et nous y sommes. Hélas ! quel affreux temps de pluie, quelle boue, quelle saleté ! Et comme tout semble se réunir pour combattre en nous les légitimes émotions de tout cœur catholique en face de la vieille Rome, et surtout de la Rome chrétienne !

Il est vrai qu'au point de vue matériel, sous le rapport des rues, des édifices, de tout ce qui frappe les sens, Rome n'a rien qui égale les splendeurs de Paris. Vous vous étonneriez même, si vous ne pensiez de suite que c'est la ville riche de souvenirs, riche du sang des martyrs, riche de la possession du Vicaire de Jésus-Christ, marquée d'un cachet unique que lui impriment à la fois et l'art et l'histoire de la religion. Malgré la triste position faite à Rome en ces

temps malheureux par les indignes prétentions d'un droit nouveau, le voyageur catholique s'y sent encore chez lui, et le sol qu'il foule ne lui est pas étranger.

Toi donc, gentille et fidèle messagère, pour qui la distance n'est rien, et qui veux bien de temps en temps venir jusqu'ici charmer notre solitude tu nous sais tous parvenus au port sains et saufs, heureux de la destinée que nous fait la Providence en nous conduisant comme par la main jusqu'aux pieds de la chaire apostolique. Va maintenant, hâte-toi vers tous ceux qui gardent pour nous quelque bon souvenir, une étincelle d'amitié ou de sympathie, et surtout vers ceux dont la sollicitude soupire sans cesse après le moindre souffle de l'amour filial. Va, et murmure aux oreilles de chacun les plus doux bourdonnements, comme l'expression vive de notre constante affection et de nos meilleurs sentiments. Puis, ce message rempli, hâte-toi encore et reviens vite, apportant à nos cœurs le rayon de miel que tu auras puisé dans le cœur des nôtres.

CANADIENNES.

## L'Abaille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 4 DECEMBRE 1879.

### Croquis d'automne.

Un article nécrologique sur l'automne qui vient de mourir semble convenable. D'abord un coin du tableau que présente la campagne en cette saison.

Vieux arbres qui étendent dans le ciel leurs branches noires et, tout gémissants, se penchent les uns vers les autres comme de graves vieillards qui causent sérieusement entre eux sur les affaires de famille, ou comme des esprits mystérieux qui se confient à l'oreille des secrets redoutables ; feuilles noircies qui tourbillonnent et effleurent les surfaces miroitantes des larges flaques d'eau ; volées babillantes et bruyantes de corbeaux qui s'enfuient à tire-d'aile, se dessinant en noir sur le ciel gris ; couchers de soleil pâles et tristes comme le dernier sourire d'un mourant ; silence profond et mélancolique, troublé seulement par ces beaux torrents de rumeurs que roule le sommet agité des forêts ; voilà la campagne en automne. Quelquefois le paysage s'égaie. Dans un cours d'eau clair, qui roule en babillant sur le gravier, s'ébattent et pataugent avec délice de jeunes canards folâtres tandis que leur mère, que sa dignité retient au rivage, lisse gravement ses plumes ou regarde sa ; une famille de l'air important d'un oiseau mûri par l'expérience, à qui une telle légèreté est tout à fait

indigne de son âge et de sa position sociale. A quelques pas une vache rousse qui est venue boire les considère paisiblement avec ses grands yeux doux et rêveurs, avançant son muffle noir et encore humide.

A la ville la scène change. Pour le citadin en général et le Québécois en particulier cette saison est moins agréable. Il y a d'abord le vieil Eole qui tient une conduite vraiment blâmable. Comme s'il n'était qu'un simple gamin et non un vieillard blanchi par les années, il s'amuse à secouer les enseignes criardes, tente malicieusement de faire sauter les fenêtres de leurs gonds, enlève les couvre-chef des bons bourgeois et leur soufflé au visage des bouffées d'une pluie fine et glacée puis s'en va grondant, se réjouissant avec grand tapage, comme s'il venait de faire une bonne plaisanterie. Aussi le spectacle que présente la ville est sombre. Les rues sont noires ; les piétons sont cachés sous les couvertures des parapluies qui vont et viennent en tous sens ; les superbes chevaux pur sang qui piaffaient attelés à de brillants équipages, ont fait place aux maigres rossinantes de louage qui passent, trottant menu et secouant dédaigneusement leurs oreilles humides de pluie, comme pour donner une marque publique du profond mépris qu'elles éprouvent pour la conduite inconvenante du vieil Eole.

Cependant il y a, à la ville, des veillées d'automne qui ont bien leur charme et leur agrément. On est deux ou trois amis dans une chambre chaude, près d'une table pleine de journaux et de livres épars, éclairés par la lueur adoucie d'une lampe à abat-jour, et on cause. Les amis sont intimes, il règne un agréable sans-gêne, l'esprit est à l'aise et se détend. On échange les observations faites dans la journée et qu'on a besoin de communiquer ; on effleure les événements du jour d'un vol léger, on parle du livre qu'on vient de lire ensemble et on observe que les impressions que chacun a reçues de cette lecture sont diverses. Bientôt l'esprit aiguillonné, fouetté, s'éveille et pétille, les artères battent, la verve monte, éclate, étincelle ; le geste devient éloquent, l'expression piquante ; on étudie avec intérêt sur les figures les impressions qu'on produit ; du choc, des contradictions naissent et brillent de nouvelles idées, s'ouvrent à l'intelligence de nouvelles perspectives, des sentiers pittoresques où l'imagination se jette et galoppe ; on est dans la pleine et délicieuse jouissance de la conversation.

Il y a encore la veillée de famille. On joue le whist ou un jeu plus canadien, qui sent le terroir, le *quatre-sept*. Il se passe alors de bonnes petites comédies. Un voisin au caractère irritable est venu faire sa partie. Il a pour partenaire un